

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 12

Artikel: Sans malice : [suite]
Autor: Arélas, G. d'
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190967>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— La bouillotte, très commode, en effet ; ça ne me quitte jamais en voyage.

— Ah ! vous appelez ça une bouillotte... Est-ce pas un peu pesant ?

— Non, pas trop.

A la prochaine station, le voyageur de commerce, prend sa petite valise et saute à bas du wagon.

— Hé ! mossieu !... vous oubliez votre bouillotte, lui crie le paysan.

— Eh bien, comme je n'en aurai plus besoin de longtemps, et qu'elle vous plaît, je vous la donne.

Arrivé à destination, notre secrétaire municipal emporte bravement la fameuse bouillotte sur son épaule aux yeux ébahis des voyageurs et des employés de la gare.

— Hé ! là-bas, qu'est-ce que vous faites ? lui crient ces derniers, voulez-vous bien remettre cette bouillotte où vous l'avez prise.

— C'est bon ! c'est bon !... elle est à moi, ce mossieu qui vient de descendre me l'a donnée.

Et on eut mille peines à lui faire comprendre qu'on s'était moqué de lui.

Aujourd'hui que les élections sont terminées dans le canton, ou à peu près, nous nous faisons un plaisir de venir rassurer un peu ceux qui, — le calme étant rétabli, — pourraient se faire le dur reproche d'avoir abusé des presses typographiques, noirci des montagnes de papier, distribué à outrance pancartes et bulletins ; ceux qui, sans en avoir l'air, et avec la plus louable intention, auraient fait quelques promenades électorales, versé trop généreusement du petit blanc, accumulé d'une manière regrettable leurs bonnes œuvres sur une même époque, et donné ainsi sans discernement.

Nous venons tranquilliser ces consciences peut-être trop scrupuleuses par le tableau de ce qui s'est passé tout récemment aux Etats-Unis, lors de l'élection présidentielle.

On a calculé, et les journaux américains racontent avec le plus grand naturel que dans l'élection présidentielle de 1884, chaque vote était revenu environ à deux dollars (10 fr.), et que dans celle qui a eu lieu au mois de novembre, le prix s'en est monté à dix dollars (50 fr.).

Les sommes fabuleuses ainsi dépensées ne sont pas fournies par les candidats, la plupart de fortune assez modeste. Chaque partisan et ami apporte son concours dans la mesure de ses moyens. Chacun fait des sacrifices en proportion des bénéfices qu'il escompte.

Aussi, au jour du triomphe, tout

individu ayant contribué au succès pour une part si minime qu'elle soit, s'empresse de réclamer, sous forme de place, le paiement de ce qu'il considère comme lui étant dû.

Il y a quelques jours, on pouvait lire dans les journaux américains s'occupant des nominations que le président Harrison serait appelé à faire, cette phrase stupéfiante :

« Tout le monde parle de M. Wharton Barker comme devant être probablement nommé *Postmaster general* ; ce doit être une erreur, car M. Vanamacker a demandé également cette fonction, et comme il a dépensé pour la campagne électorale cent mille dollars, tandis que son concurrent n'en a déboursé que quarante mille, il est bien évident que c'est lui qui sera choisi. »

SANS MALICE

III

Claudius, comme on aurait pu le supposer, ne fut nullement interdit en entendant cette question que, partout ailleurs, il aurait pu trouver insolite ou indiscrète. Pendant que Léontine, qui feuilletait une livraison illustrée, cachait sa tête derrière l'abat-jour de la lampe, il répondit le plus naturellement du monde :

— Vous avez mille fois raison, cher ami ; j'y ai songé et j'y songe encore quelquefois ; mais la chose n'est pas facile... J'ai si peu le temps... D'ailleurs, où voulez-vous que je trouve la femme que je rêve ? Je ne vais pas dans le monde, si ce n'est aux séances de l'Institut les jours solennels, dans deux ou trois pensionnats de garçons, aux bibliothèques, rarement au théâtre. Ma chambre et mes études me retiennent le plus souvent loin de toute distraction, et je n'ai nullement l'intention de changer mon genre de vie qui seul me rend heureux... Chacun ses goûts.

— Voyons, reprit le terrible goutteux, voyons, là, franchement, n'avez-vous personne en vue ?

— Mon Dieu... oui et non ; j'ai rencontré de ci, de là, quelques physionomies sympathiques, mais qui, prises isolément, ne réunissent pas tous les traits de l'idéal que je me suis créé... En fait de mariage, je suis un arriéré !

— Vous êtes peut-être trop difficile, hasarda en riant M^{lle} Léontine... Votre idéal, monsieur Claudius, n'est pas de ce monde...

Et d'un air mutin Léontine pinça la queue de sa chatte Finette qui se dorlotait sur ses genoux.

— Vous nous direz mieux ça un autre jour, mon cher Claudius, reprit M. Philippon ; vous êtes un peu sauvage : on ne fait rien sans quelque audace... que diable ! Quand il me fallait — dans le bon temps — passer entre deux banquises, je m'emparais du gouvernail, j'allais de l'avant, sans raisonner beaucoup, et je passais... Le mariage est un peu comme cela... voyez-vous !

Claudius s'était levé, il tendit la main à son ami, salua Léontine qui fixa sur lui ses deux grands yeux noirs, et sortit.

Maintenant, au point de vue psychologique, quelle était la situation respective des trois personnages de ce récit ?

M. Philippon, se dira le lecteur défiant ou positif, M. Philippon a voulu, dans sa naïveté feinte, attirer dans ses rets un mari pour sa nièce ; M^{lle} Léontine fait la sourde oreille, et Claudius joue au malin.

Ce lecteur se trompe ; il ignore sans doute à quel point se multiplient les nuances dans l'infinie variété des âmes ; cette erreur où nous sommes tous de juger d'une action ou d'un état d'esprit par ce que nous ferions ou par ce que nous serions nous-mêmes en tel cas, est la cause d'une foule de méprises et de déceptions.

Si telle était la situation d'esprit de nos trois amis, nous pouvions intituler notre récit : *Le Mariage de Claudius*, ou, plutôt, nous n'aurions rien écrit de Claudius. Mais il n'en était point ainsi. Le vieil armateur impotent ne songe pas à établir sa nièce dont la présence, l'affection et les services lui sont absolument indispensables ; il ne voit en M. Claudius qu'un excellent jeune homme, un bon voisin, chargé par le hasard de venir le distraire. Certainement M. Philippon a du cœur. En toute circonstance pénible, il n'hésiterait pas à venir en aide à son ami ; mais le donner pour mari à sa nièce, cela pourra lui venir à l'idée, mais, jusqu'à présent, il n'y a pas plus songé qu'à marier le Grand-Turc avec Margoton. Pourquoi ?... Parce qu'il n'y pense pas.

Claudius, lui, avait bien l'idée de prendre femme ; il s'ennuyait de vivre seul, sans affection, privé de tous les petits soins domestiques. Il rêvait d'avoir quelqu'un à qui confier les plus intimes conceptions de son esprit ; il souhaitait de n'avoir plus qu'à se mettre à table pour dîner, sans être tenu de se rendre au restaurant. Claudius était économe. Un garçon seul, disait-il, dépense pour trois ; un homme et sa femme ne dépensent que pour deux, et encore !... mais faire son choix lui-même était une entreprise qui dépassait la portée de son savoir-faire et troublait fort le cours ordinaire de sa pensée. Claudius n'était certes pas un indifférent, il était d'une sensibilité extrême, très passionné au fond, mais maître de lui ; lui demander de faire comme tout le monde, c'était le dérouter, lui, le savant, l'original, tour à tour taciturne ou joyeux ; hardi dans les choses de l'esprit, il était comme un petit enfant dans les choses du cœur... Il n'était pas l'homme de Musset,

Qui laissa la débauche

Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.

Ce n'est pas que Claudius n'eût point aperçu, deviné les rares qualités de Léontine ; mais, habituellement et pratiquement, il ne les voyait pas, il était trop près du modèle.

Pour Léontine, il suffit de dire qu'elle était femme. Elle ne voulait pas lire au fond de son cœur, parce qu'elle craignait d'y voir trop clair ; mais elle voyait bien

que Claudius l'aimait, et que son oncle, le vieux marin, ce généreux égoïste, serait le plus heureux des hommes le jour où Claudius demanderait la main de sa nièce.

G. d'ARÉLAS.

(La fin au prochain numéro.)

Petits conseils du samedi.

Comment il faut boire le lait. — Certaines personnes se plaignent de ne pouvoir prendre de lait sans en être incommodées et l'attribuent à une altération probable du liquide.

Presque toujours, cela tient uniquement à ce qu'elles boivent trop vite. Il faut mettre au moins trois minutes à boire un verre de lait.

Le contenu d'un verre avalé précipitamment se transforme dans l'estomac en un amas de caillé.

Pour dérouiller le fer. — Lorsque la rouille est tenace et qu'elle est formée depuis un certain temps, on fait un mélange, à parties égales, de tripoli fin et de fleur de soufre qu'on délaye dans de l'huile d'olive de manière à former une pâte. Il suffit de frotter le fer avec cette préparation, au moyen d'une peau, pour faire disparaître la rouille.

Boutades.

Un de nos voisins recevait, il y a quelques jours, cette missive, par la poste :

« Je m'aperçois, en rentrant, que j'ai oublié mon étui à cigares sur votre bureau. »

Puis, en post-scriptum :

« Ne le cherchez pas ; au moment de fermer ma lettre, je le retrouve dans la poche de mon pardessus. »

Une bien jolie fable traduite du polonais :

Deux vieillards, le mari et la femme, parlent de leur grande affection réciproque :

— Je t'aime tant, dit le mari, que si tu venais à mourir je ne survivrais pas.

Et tous deux d'ajouter en même temps :

— Je demande au ciel de mourir avant toi.

Tout à coup, on frappe à la porte. C'est la Mort qui veut entrer :

— Diantre ! fait le mari, j'ai trop mal à la jambe pour faire un seul pas ; femme, va donc ouvrir.

— Mes rhumatismes, réplique la femme, m'empêchent de marcher ; va ouvrir toi-même.

Et la Mort, lasse d'attendre, entre par la fenêtre et les emmène tous les deux.

Et le poète polonais ajoute en matière de moralité :

— Nul être humain n'aime autant un autre que soi-même.

Mot profond d'une couturière en vogue, à propos de la mode : « Il n'y a de nouveau, a-t-elle dit, que ce qui est oublié. »

C'était le jour de l'inauguration du Palais fédéral. Une vieille dame, touchée par l'air minable d'un mendiant assis à l'entrée de Montbenon, s'arrête pour lui faire l'aumône. Mais, en ouvrant son porte-monnaie, elle s'aperçoit qu'elle n'a que de l'or.

— Mon pauvre homme, fait-elle toute chagrine, voyez vous-même ; je n'ai pas de monnaie, et franchement je ne suis pas assez riche pour vous donner une pièce de 20 francs.

— Oh ! attendez, madame, fait le mendiant en sortant aussi son porte-monnaie, je puis vous rendre.

On est à table. Tout à coup la maîtresse de maison s'écrie :

— Nous sommes treize à table !... quelle fatalité !

— Ne vous chagrinez pas, madame, réplique vivement Champoreau, je mangerai comme deux.

Un gamin ouvre brusquement la porte d'une boulangerie et demande :

— Avez-vous du pain rassis ?

— Oui, mon ami, en voilà trois ou quatre miches.

— C'est bien fait, répond le gamin en se sauvant, fallait le vendre quand il était frais.

A l'école primaire :

Voyons, mes enfants, dit le maître, si d'un nombre entier je retire un quart et cela quatre fois de suite, que reste-t-il ?

Silence complet sur tous les bancs.

— Vous ne comprenez pas ? Alors, nous allons procéder à une leçon de choses. (Il tire une pêche de sa poche.) Voilà une pêche ; je la coupe en quatre quartiers... (Les enfants écarquillent les yeux tout pleins de convoitise...) J'en mange un, j'en mange deux, j'en mange trois, j'en mange quatre... (Sourd murmure sur tous les bancs...) Voilà qui est fait ! Que reste-t-il ?

Tous les enfants ensemble :

— Le noyau !...

La baronne rencontre son médecin :

— Eh ! cher docteur, j'ai appris que vous aviez été souffrant pendant huit grands jours.

— Oui, j'ai eu la même maladie que vous, celle qui vous a tenue si longtemps au lit.

— Et vous voilà guéri... qu'avez-vous fait ?

— Rien du tout !

Il paraît qu'il circule en ce moment une certaine quantité de pièces fausses de cinq francs :

— Il faudrait cependant, dit quelqu'un, trouver le moyen de les reconnaître.

— Le moyen ? ah ! il est bien simple, vous commencez par recevoir toutes celles que l'on vous passe ; puis vous faites des achats et vous payez avec.

— Eh bien !

— Celles que l'on vous refusera seront mauvaises.

Le fragment suivant terminant une lettre de remerciement à un ministre, atteste suffisamment de la facilité avec laquelle on accorde les décorations : « Maintenant que j'ai la croix, soyez assuré, monsieur le ministre, que je ferai tout pour la mériter. »

Réponse au problème de samedi : 110 arbres. Les réponses justes sont au nombre de 80, et par conséquent trop nombreuses pour être publiées. — La prime est échue à Mlle Marie Favre, à Romont.

Problème.

Un marchand de volailles vend le cinquième de ses poulets, plus le cinquième d'un poulet, il vend ensuite le quart de ceux qui lui restent, plus le quart d'un poulet ; puis le tiers de ceux qui lui restent, plus le tiers d'un poulet ; et enfin la moitié de ceux qui lui restent, plus la moitié d'un poulet. Cela fait, il lui reste encore 15 poulets. Combien en avait-il d'abord ?

Prime : 400 cartes de visite.

OPÉRA. — On nous annonce pour mercredi 27 mars, un opéra qui n'a pas encore été donné sur notre scène : **Les Pêcheurs de perles**, musique de Bizet, dont on parle avec éloges, dans les comptes-rendus de cette œuvre.

L. MONNET.

Papeterie L. Monnet

rue Pépinet, 3, Lausanne.

Cartes de visite très soignées et livrées promptement. — Albums divers, buvards, serviettes, papeteries. — Sacs d'écoles à grand rabais. — Porte-monnaie, porte-feuilles, encriers de poche. Registres et copies de lettres.

Livre pour comptes de ménage, valable pour 4 ans. Prix : 2 fr.

Favey et Grognez, 4^{me} édition augmentée de nombreux détails. Prix 2 fr.

La Vieille milice, amusant poème patois, de C. Dénéreaz. Prix 60 centimes.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.